

## Rapport d'orientation pour les Ami(e)s de La Vie, 2021-2022

Depuis la dernière AG, seulement six mois se sont écoulés. Six mois dominés par la pandémie de la Covid-19, avec un deuxième confinement, puis un couvre-feu et des restrictions diverses qui pèsent toujours sur nos vies. Nous aspirons tous à retrouver une certaine légèreté, la joie de pouvoir serrer dans nos bras ceux qui nous sont chers, d'aller au restaurant ou au cinéma, de voyager sans contraintes. Les vaccins laissent espérer que le bout de tunnel est en vue, mais l'apparition de nouveaux variants repousse chaque fois l'horizon d'un retour à la normale. Ce qui fait naître la question : est-ce que nous retournerons à la vie d'avant ? Est-ce que c'est possible et est-ce que c'est souhaitable ?

Dans un petit livre<sup>1</sup> paru début décembre 2020, le pape François parle de la crise de la Covid et des crises en général. Il y affirme « *On ne sort jamais indemne d'une crise ; c'est une règle fondamentale. Si tu t'en sors, tu en sors meilleur ou pire, mais jamais comme avant* ». Le pape nous dit que dans la vie nous sommes tous mis à l'épreuve et que c'est ainsi que nous grandissons. Les crises nous révèlent, dans notre grandeur ou notre petitesse. Nous pouvons régresser ou créer quelque chose de nouveau. La crise est une opportunité pour changer, pour laisser place à la nouveauté dont nous avons besoin. Pour cela, il faut se laisser toucher par la douleur des autres et oser rêver « en grand » pour concevoir de meilleures façons de vivre ensemble sur cette terre. Après avoir cité quelques exemples bibliques, le pape parle très ouvertement des trois crises personnelles qu'il a traversées. La crise en 1957 avec l'opération du poumon qui lui a failli coûter la vie ; son séjour en Allemagne où il a fait l'expérience du déracinement et, surtout, l'épreuve d'une mise à l'écart avec un séjour de deux ans dans une bourgade en Argentine. Il en parle avec simplicité, posant un regard critique sur lui-même, analysant le comportement des autres, et admettant que ces crises l'ont marqué à vie. Il conclut : « *Ce que j'ai compris, c'est que tu souffres beaucoup, mais si tu te laisses transformer, tu en sors meilleur. Et si tu t'enfonces, tu en sors pire* ». Le plus grand fruit d'une crise est pour lui : « *la patience, saupoudrée d'un sain sens de l'humour qui nous permet d'endurer et de faire de la place pour que le changement se produise* ».

Regarder la crise comme occasion de laisser place à la nouveauté. Cela semble très vrai pour notre société qui aspire à mieux vivre ensemble. C'est vrai aussi pour l'Eglise et peut-être même pour les Ami(e)s de La Vie ? Je vous propose de

---

<sup>1</sup> *Un temps pour changer*, pape François, Flammarion, Paris, 2020

mettre cette année qui vient sous le signe de l'accueil de la nouveauté, que tous ensemble nous réfléchissons comment faire place aux changements.

D'abord dans la société. Ces cinq dernières années ont été riches en événements et rebondissements. Rappelez-vous, en 2016, vote du Brexit et élection de Trump, suivis par une montée des populismes un peu partout en Europe (gouvernement populiste en Italie, montée de l'extrême droite en Allemagne en réaction à l'accueil des migrants par Angela Merkel), puis le mouvement des gilets jaunes en France. Même s'il y a des différences entre les pays et les situations, il s'agissait partout de l'expression du mécontentement d'un groupe important de personnes qui se sentaient délaissées par le gouvernement de leur pays et qui ne se reconnaissaient plus dans le discours politique de leurs dirigeants. La mondialisation a créé comme une fracture dans les pays entre ceux qui en sont les gagnants et ceux qui s'estiment être les perdants d'une mondialisation qui, pour eux, forme une menace aussi bien économique, sociale et culturelle.

La crise de la Covid a rabattu les cartes. Tout d'un coup ce n'était plus seulement la performance économique qui était au centre de toutes occupations, mais la santé publique. L'humain repassait devant l'économie. Cela a fait taire momentanément les revendications sociales et a remis l'Union européenne en selle à travers un grand plan d'aide économique et une concertation pour l'achat des vaccins.

Mais la crise a aussi jeté une lumière très crue sur cette mondialisation. L'Europe s'est découverte très dépendante de la Chine, ne serait-ce que pour la fabrication du paracétamol ou les batteries des vélos électriques. La crise a révélé une interdépendance dont nous ne mesurons peut-être pas toutes les conséquences. La fabrication massive à très bas coût de toute sortes d'objets en Chine, s'avère non seulement avoir un coût social mais aussi un coût écologique et stratégique. L'imbrication de l'économie et de la politique a sauté aux yeux et le besoin de visions à long terme s'est fait sentir. Pour la première fois, il est question de relocaliser, de souveraineté économique, de protection de secteurs sensibles et en même temps de l'urgence pour l'Europe de se penser comme une puissance politique et militaire.

Le monde bascule donc et il ne reviendra pas en arrière, d'autant plus que les nouvelles technologies continuent à changer nos vies. L'ampleur de la crise et du changement est telle qu'un sentiment d'impuissance nous guette. Pourtant l'expérience montre que c'est dans la société civile que germe la nouveauté. Elle

précède et inspire souvent la politique et nous en sommes partie prenante. Nous avons donc à réfléchir ensemble au devenir de notre société et le rôle que nous pouvons jouer dans la transition. Notre université d'été à Assise va être un moment privilégié pour cela et pour être sûrs d'y faire place à la nouveauté, nous avons invité quelques jeunes du MRJC et du Campus de la transition pour nous interpeller et stimuler notre réflexion.

La nouveauté a aussi besoin d'émerger dans l'Eglise et le pape François nous invite tous à y participer. Dans sa Lettre au Peuple de Dieu du 20 août 2018, il dit : « *il est nécessaire que chaque baptisé se sente engagé dans la transformation ecclésiale et sociale dont nous avons tant besoin* ». Pour lui, les deux sont intimement liées et c'est pour cela que, même si nous nous sentons loin de l'Eglise, nous ne pouvons ignorer son appel. C'est à la suite de cet appel qu'est né le collectif Promesses d'Eglise, qui vous sera présenté lors de l'AG. Mais, en très bref, ce qui est central dans la préoccupation du pape c'est que l'Evangile n'est plus reçu, ne rencontre plus d'écho dans la société. Les nombreux scandales d'abus sexuels ont décrédibilisé l'Eglise, mais ces scandales ne sont que la partie émergée de l'iceberg que le pape désigne par le mot « cléricalisme ». Il s'agit d'une manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Eglise qui crée comme une scission dans le peuple de Dieu entre ceux qui savent et qui enseignent (les clercs) et ceux qui restent des élèves ignorants (les autres fidèles). Pour dépasser cet état de fait qui est le résultat d'une longue histoire, le pape François appelle à former une Eglise synodale. Il entend par là une Eglise de l'écoute, où chacun a à apprendre de l'autre, et une Eglise du service, où personne n'est au-dessus de l'autre. Pour mieux faire comprendre ce concept, le pape organise en 2022 un synode sur la synodalité. Et surtout, pour le pape François, c'est en pratiquant la synodalité, cette façon de marcher ensemble, de s'écouter, de chercher de nouvelles voies et de faire place aux différences, que l'Eglise pourra inspirer à nouveau la société. C'est un chantier passionnant qui s'ouvre où nous sommes tous invités à accueillir la nouveauté dans l'Eglise.

Enfin, il y a aussi les Amis de La Vie. La crise a bouleversé nos rencontres et nos activités. Avec des heureuses surprises, comme la possibilité de se réunir par visioconférence sans se déplacer ! En arrivant j'ai indiqué que je souhaite réfléchir avec vous à la transmission du christianisme social. Certains m'ont fait remarquer que c'est un pléonisme. C'est vrai au sens où une foi qui n'agit pas est une foi morte, comme le dit la Lettre de Saint Jacques. Mais en se réclamant du christianisme social, les Amis de La Vie ne se réclament pas du social tout court. Après tout, pas besoin d'être croyant pour être engagé dans la société. Il y a des non-croyants qui font des choses merveilleuses dans le domaine social.

Les Amis de La Vie ne se réclament pas non plus du bouddhisme, de l'islam ou du judaïsme social. Le terme christianisme social indique bien que l'engagement social trouve sa racine ou sa référence dans le Christ. Cela n'empêche pas un regard critique sur l'Eglise en tant qu'institution. Mais comment expliquer que notre engagement s'ancre dans le Christ ? Est-ce que c'est d'ailleurs clair pour tous ? Bien évidemment, aucun lecteur de La Vie n'est obligé de se dire chrétien. Mais quand la référence tant de l'hebdomadaire que de notre association est le christianisme social, il me semble que nous avons intérêt à revisiter nos racines pour savoir ce qui fait notre originalité. La transmission du christianisme social passe par ce retour aux sources, à l'Evangile, qui peut toujours éclairer de façon inattendue nos vies et nos actions. En ce sens, c'est aussi une nouveauté à accueillir.

Voilà trois pistes, trois domaines de réflexion qui peuvent nous occuper largement et pour laquelle l'année à venir ne suffira probablement pas !

Monique Baujard  
10-03-2021